

LA MANIE DES GRANDS CHAPEAUX



I

Le monsieur. — Il y a assez longtemps qu'ils me font rager, ces chapeaux, je vais me payer une petite revanche.



II

Le champ de bataille la minute d'après.

qu'eux seuls. L'invisible petit dieu Cupidon devait leur décocher mille flèches, car les yeux du jeune homme paraissaient des flammes que ne pouvait soutenir le doux regard de Suzanne, dont les longs cils bruns faisaient une ombre charmante sur sa joue empourprée.

— Le joli couple ! dit quelqu'un en les contemplant.

— Eh bien, annonça mademoiselle Gouin, nous les marierons.

Maloupart dressa l'oreille.

— Imaginez-vous, continua-t-elle, qu'un vieux monsieur de soixante dix-huit ans a demandé la main... d'une amie de Suzanne ; un monsieur qui n'a pour lui ni beauté, ni intelligence supérieure, — car le génie ne vieillit pas, — ni même un très bon caractère.

— Ah ! mais dites donc, cousine...

— Chut ! Il est vrai que l'individu est beaucoup plus riche qu'elle. Votre avis ? La compagne de Suzanne, toute jeunette, très jolie, un peu coquette, dit-on, doit-elle accepter ce parti... avantageux ? Et si le vieux beau l'épousait, qu'arriverait-il.

Il y eut une fusée de rires. Maloupart se faisait tout petit.

— Elle serait la biche, et il serait... le cerf ! clama un tout jeune collégien. Moi d'abord je me mettrais sur les rangs.

Le vieillard aurait voulu que le collégien, sa pupille, Georges, les invités fussent en Chine, la cousine surtout.

— Ah ! lui soupirait celle-ci d'un air sentimental, la vie est un festin où les adolescents, qui n'y

ont pris qu'une légère part, savourent les illusions au goût d'ambrosie, tandis que les anciens, comme nous, se contentent d'en ramasser les miettes.

Et, se levant, ce fut le signal du départ. Pour faire royalement les choses, elle emmena la société au théâtre. La malicieuse savait, il faut le dire, que l'on jouait *Don Pasquale* dont le type représente assez bien les pénibles aventures qui seraient advenues à Maloupart s'il avait persisté dans sa résolution. La nuit, le pauvre homme rêva qu'il effeuillait beaucoup de roses, c'étaient ses illusions ; ensuite qu'il conduisait le cortège de noces des jeunes gens. Sa vénérable perruque se penchait amoureusement vers la coiffe à coquelicots de mademoiselle Gouin, sa promise, qui lui disait, dans un langage un peu leste : " Je serai votre femme. C'est moins agréable pour vous que d'avoir Suzannette ; mais c'est plus sûr ! "

Le bonhomme était désabusé, non guéri ; le veuvage lui devenait adieux. Une après-midi que la vieille cousine était en beauté, il lui fit des compliments, tomba à ses genoux, et lui offrit le nom baroque de ses ancêtres. Elle était pauvre, il la faisait riche. Elle accepta. Les deux unions se célébrèrent le même jour.

On fêta le centenaire de M. Maloupart. Les amis, les enfants et même les petits-enfants de Georges et de Suzanne sont là tous.

— Eh bien, Don Juan, dit au dessert madame Maloupart à son mari, nous croyons-nous toujours irrésistible ? Vous rappelez-vous votre manie de vous poser en jouvenceau ?

— Hélas ! il y a vingt ans, j'avais une excuse : " Il faut bien que jeunesse se passe ! "

NOELLE HERBLAY.

LA TABATIÈRE

Le tabac fut introduit en France par Jean Nicot, ambassadeur à la cour de Portugal ; il le présenta sous forme de poudre, à Catherine de Médicis, qui, sujette à des maux de tête, adopta ce spécifique, appelée par suite " poudre à la Reine, " et le vulgarisa dans son entourage.

En ce temps-là, les drageoirs étaient à la mode ; il n'était beau seigneur, ou grand bourgeois, qui n'eût en poche quelque joli drageoir, plein de *succades*, — nos bonbons d'aujourd'hui, — qu'il offrait aux belles dames ou croquait à belles dents.

La *tabaquière*, comme on disait alors, détrôna le drageoir, et l'usage du tabac devint général en France vers le milieu du XVII^e siècle.

C'était à qui posséderait, exhiberait la plus jolie boîte. Les plus grandes dames du règne de Louis XIV, et les plus séduisantes, se donnaient le genre de priser ; mais le roi-soleil eût fait un parfait adepte de la Société contre l'abus du tabac,

car il n'en permit jamais l'usage en sa présence.

La passion de la " poudre à la Reine " gagna même la jeunesse des collèges.

Un rhétoricien, François Marie Arouet — le futur Voltaire, — se vit confisquer sa tabatière avec laquelle il s'amusait en classe ; de là, cette rimaille qui lui valut l'indulgence du Père Porée et la restitution de son bien.

Adieu, ma pauvre tabatière,

Adieu, je ne te verrai plus ;

Ni soins, ni larmes, ni prières,

Ne te rendront à moi, mes efforts sont perdus !

Adieu, ma pauvre tabatière,

Adieu, doux fruit de mes écus,

S'il faut à prix d'argent te racheter encore,

J'irai plutôt vider les trésors de Plutus,

Mais ce n'est pas ce dieu que l'on veut que j'im-

plore,

Pour te revoir, hélas, il faut prier Phébus...

Qu'on oppose entre nous une forte barrière ;

Me demander des vers, hélas ! je n'en puis plus.

Adieu, ma pauvre tabatière,

Adieu, je ne te verrai plus.

En la fin du XVII^e siècle, le luxe de la tabatière ne connut plus de bornes ; on faisait de véritables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie, de ciselure, de joaillerie.

AMÉNITÉS DE VOISINAGE



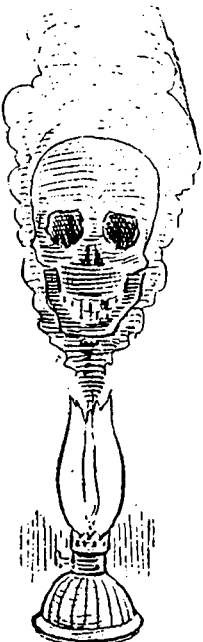
Madame Duracuir. — Savez-vous que vos poulets sont toujours dans notre cour ?

Monsieur Rudécorse. — Je le sais, madame.

Madame Duracuir. — Comment le savez-vous ?

Monsieur Rudécorse. — Parcequ'ils ne reviennent ja-

NOUVEAUX MICROBES



Les lampes étudiées à la loupe.